

111
OLIVIER CARIGNAN

Secrétaire du « Comité des Seize »

HN

31

E 34

W. 111

1923

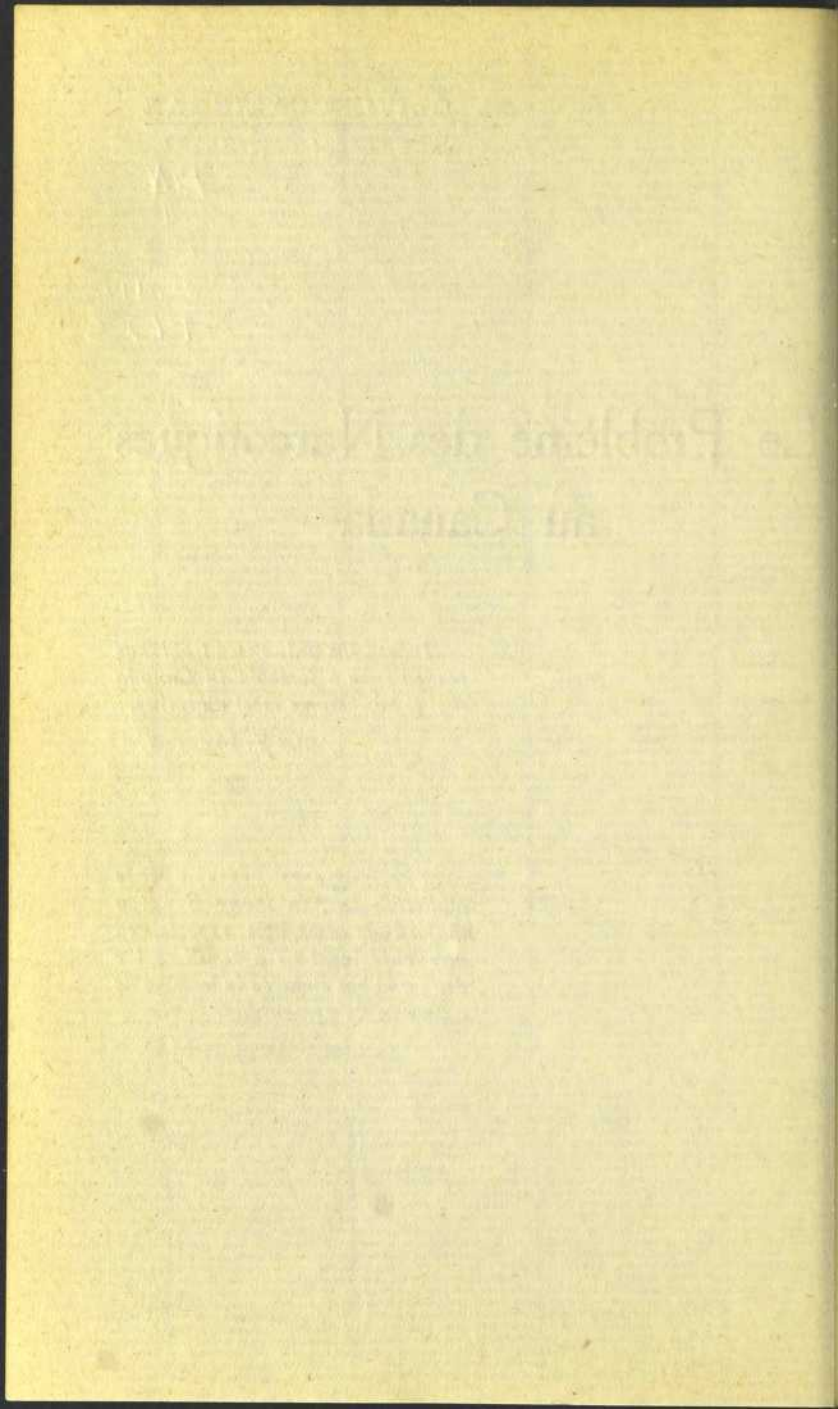
Le Problème des Narcotiques au Canada

*Indeed the unlicensed traffic has
gained such a foothold in Canada
that it has become most alarming.*

EMILY F. MURPHY.

*The sufferer from opiate
addiction has, in many if not a
majority of cases, never experienced
any enjoyment as a result of the
drug and has endured indescribable
agony in its non-supply.*

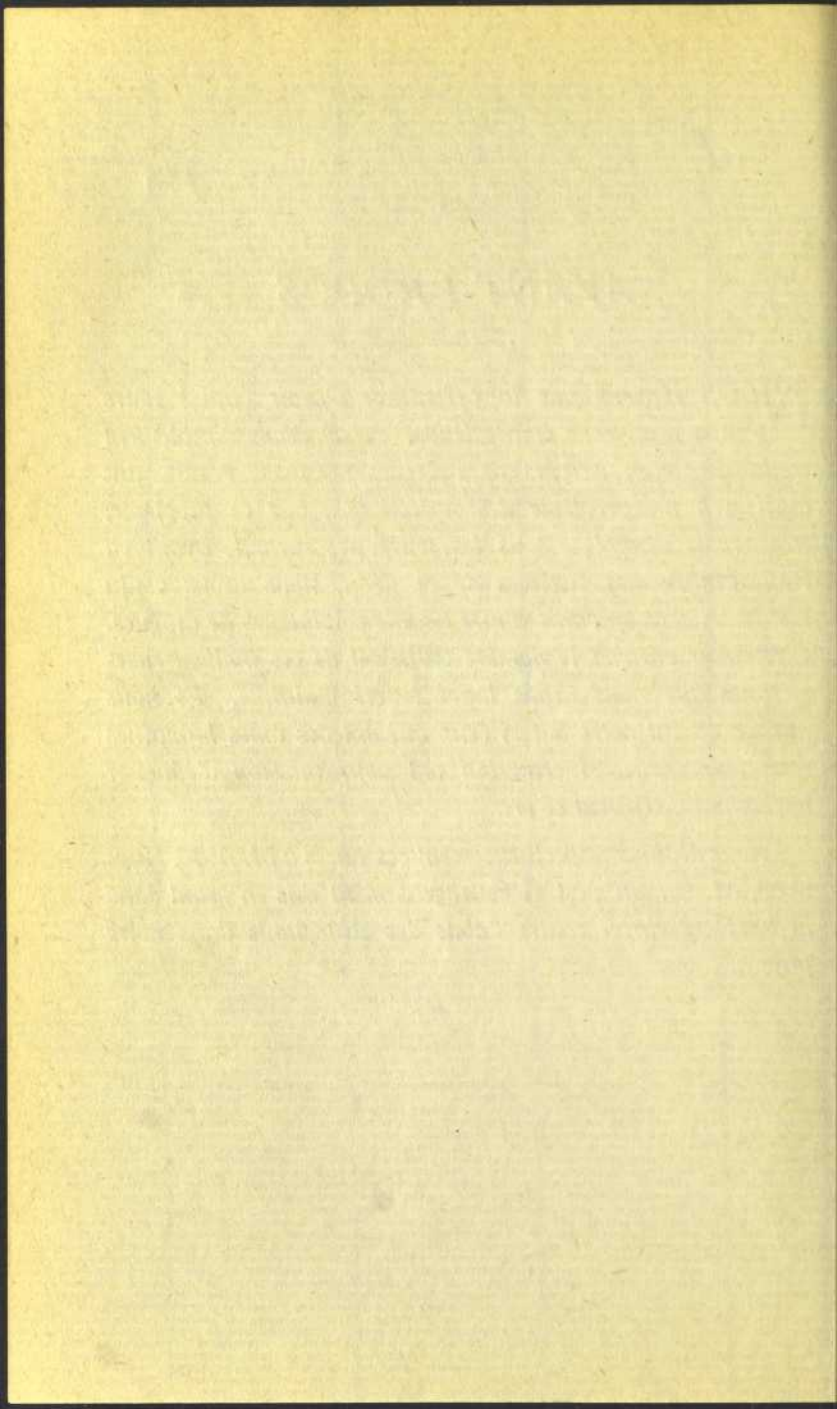
ERNEST S. BISHOP, M.D.



AVANT-PROPOS

NOUS n'avons pas la prétention d'avoir épuisé notre sujet dans cette courte étude. Nous avons simplement voulu dire aux lecteurs de l'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE qu'il y a un problème des narcotiques, que ce problème, très grave, s'amplifie tous les jours, et, surtout, ayant vu trop d'innocentes victimes de ce fléau, nous avons voulu mettre les gens en garde contre les vils colporteurs de drogues. C'est pour enrayer le nombre croissant de ces malheureuses victimes que nous avons lancé le cri d'alarme. Et nous aurons atteint notre but si ceux qui ont des âmes humaines sous leur garde, si ceux qui ont pour mission d'éduquer les hommes, répètent ce cri.

Nous dédions respectueusement ces pages à M. A. K. Haywood, M. D., qui s'est si courageusement mis en avant dans la lutte entreprise contre l'abus des stupéfiants dans notre pays.



Le Problème des Narcotiques au Canada

I. — GRAVITÉ DU PROBLÈME

LE tableau suivant, qui indique la marche des importations des drogues au Canada, pour causes légitimes, nous donne une assez juste idée du développement du commerce de ces poisons. (Pas tout à fait exacte cependant puisque ces chiffres ne comprennent évidemment pas les produits entrés dans notre pays en contrebande.) L'augmentation que ces chiffres accusent est surtout due au fait que certains pharmaciens en gros et médecins non scrupuleux importent des drogues pour causes légitimes et les vendent ensuite aux colporteurs ou aux habitués.

Importations des drogues pour causes légitimes au Canada.

	1907	1908	1912	1919
Cocaïne (onces)			35	12,333
Morphine	1,523			30,087
Opium (livres)	67,464	88,013		34,263 ¹

La propagation du mal ayant suivi le même cours dans presque tous les grands pays, le problème devint rapidement mondial. Les gouvernements alors voulurent l'étudier et le solutionner. Entre 1912 et 1914 on tint à La Haye une convention internationale pour la « Ré-

1. On voudra bien remarquer que, au contraire des autres narcotiques, les chiffres pour l'opium sont donnés en livres.

pression de l'abus de l'opium et des autres drogues. » Sauf l'Allemagne, presque toutes les grandes puissances, y compris le Canada, ont assisté à cette convention et en ont ratifié les décisions.

Chaque pays a ensuite passé une loi réglementant chez lui l'importation, l'exportation et le commerce des narcotiques. Les États-Unis ont voté la loi Harrison et le Canada la loi « de l'opium et des narcotiques ». La mise en vigueur de notre loi a été confiée au Ministère de la Santé Publique.

Depuis l'adoption de cette loi, nos autorités gouvernementales ont accompli un excellent travail. Le rapport annuel du Ministère de la Santé pour l'année 1922 nous apprend que « grâce à une stricte surveillance dans l'émission des permis et à un contrôle effectif des ventes de narcotiques, d'abord par le pharmacien en gros qui alimente le détaillant, et ensuite par celui-ci qui vend à son tour au médecin, au dentiste et au vétérinaire, le ministère de la Santé a réussi à diminuer de façon très appréciable — comparativement à ce qui a été importé annuellement depuis que le système de permis a été inauguré en 1919 — la quantité de narcotiques importés par voies autorisées durant l'exercice en cours. » Durant l'année terminée le 31 mars 1922, le gouvernement fédéral a poursuivi en vertu de la loi « de l'opium et des narcotiques » 23 médecins, 11 pharmaciens, 4 vétérinaires, 165 colporteurs et 634 Chinois, en tout 835 personnes. Les amendes imposées aux coupables se sont élevées à \$127,947.00. Ces statistiques ne comprennent pas les poursuites faites par les gouvernements provinciaux et municipaux.

De son côté, la *Royal Canadian Mounted Police* a exercé une stricte surveillance. Au cours des dix mois

terminés le 31 janvier 1922, ce corps de gendarmerie à cheval obtint des condamnations contre 585 personnes.

Néanmoins, les commerçants de drogues, redoublant de ruse et d'astuce, réussirent à tromper la surveillance de la police et à écouler des quantités énormes de leurs produits. Des employés du ministère de la Santé ont déclaré à ce sujet que plusieurs citoyens et autorités municipales « seraient bien étonnés si les conditions exactes du commerce illicite des stupéfiants étaient mises à jour. » Au cours d'un relevé minutieusement conduit par le ministère de la Santé, on a compté dans le Dominion 9,500 personnes adonnées aux narcotiques.

II. — LES NARCOTIQUES LES PLUS COURAMMENT EMPLOYÉS

Opium. — L'opium est le suc séché que l'on recueille en pratiquant des incisions aux capsules des pavots cultivés en Orient et en Extrême-Orient. L'aspiration de la fumée de l'opium produit l'inconscience totale. Le sommeil est long et le réveil est tout à fait désagréable parce qu'il produit de douloureux maux de tête, enlève l'appétit et empâte la langue. Les fumeurs d'opium sont rarement violents; ils sont plutôt languoureux et, dans leurs orgies, ont besoin de compagnons.

L'opinion courante veut que l'opium nous transporte dans des pays éthérés où le ciel est toujours bleu, les étendues d'eau toujours calmes, et le climat très clément; dans l'atmosphère embaumée de palais attiques aux dalles couvertes « de lys fraîchement coupés... » et que sais-je encore. La vérité est bien loin de toutes ces chimères. De l'avis de ceux qui ont approché des fumeurs d'opium et qui ont pu leur arracher des confidences sincères, cette drogue, loin de provoquer de beaux rêves,

vous jette dans les plus affreux cauchemars. Certains de ces fumeurs ont avoué que durant leurs rêves apeurants ils font des efforts surhumains pour appeler au secours mais que leurs cris ne peuvent sortir de leur bouche. Voilà qui est assez différent de l'atmosphère embaumée d'un palais de jade.

Mais ce qui fait que le public n'est pas plus exactement renseigné sur les effets réels de ce poison, c'est que les habitués ne se vantent jamais des désillusions qu'ils éprouvent en fumant. En plus, ces malheureux sont presque tous des menteurs. S'ils cèdent à leur passion, c'est pour oublier quelque temps la vie et ses ennuis.

L'opium appauvrit le sang et conduit très souvent ses victimes à l'impotence. Rappelez-vous la figure glabre, jaune, émaciée de presque tous les Chinois. Cela est dû en grande partie à l'habitude qu'ils ont prise depuis des siècles de fumer l'opium. Les blancs qui s'adonnent à ce vice ont aussi en peu de temps la figure maigre et pâle.

Morphine. — La morphine est un alcaloïde de l'opium. Elle est administrée au moyen d'injections hypodermiques. La morphine, ayant une action purement physique ne provoque pas le rêve; elle soulage la douleur et produit un sentiment de bien-être. Sous son influence, toutefois, les idées prennent un libre cours.

L'action principale de la morphine est d'enraciner chez le patient l'habitude de la dose et c'est, de toutes les habitudes, celle dont les débauchés ont le plus de mal à se défaire. Toute injection doit être pratiquée avec une extrême propreté. Or, comme il est très rare de rencontrer ce soin chez les morphinomanes, la dose du poison est souvent aggravée par le fait que la seringue est infectée. Il arrive fréquemment que ces personnes se donnent l'injection sur le bras sans même relever leur

manche. Le résultat inévitable est la formation d'abcès. Nous avons en ce moment à l'esprit le cas d'une fille de 22 ans qui venait de Toronto. Elle arriva à l'Hôpital-Général de Montréal sans connaissance, sous l'effet apparent d'une forte dose de morphine. La garde-malade qui en prit soin trouva son corps couvert d'abcès et de cicatrices.

Les habitués de la morphine en s'injectant des doses de poison atteignent des limites presque inconcevables. Dans quelques cas dont nous avons eu connaissance, des débauchés, n'ayant pas de seringue, se pratiquait une petite incision dans la peau où ils injectaient la dose habituelle. Certains habitués invétérés s'injectent même le stupéfiant dans une veine.

A cause de la facilité de son emploi la morphine est très en usage parmi les habitués des narcotiques.

Héroïne. — Cette drogue, étant une solution d'acide acétique et de morphine est trois fois plus forte que celle-ci. Il suffit d'en prendre continuellement pendant quatre ou cinq semaines pour que l'habitude devienne presque indéracinable. Les experts prétendent que l'habitué de l'héroïne est le plus difficile à guérir. Celui-ci, lorsqu'il est soudainement privé de sa dose, ressent de dangereux troubles physiques. Les personnes qui s'adonnent à ce poison sont aussi possédées d'un plus grand désir de communiquer leur habitude à d'autres. L'action physique de l'héroïne — plus forte que celle de la morphine — est tellement grande qu'elle se répercute violemment sur le moral. Le consommateur de cette drogue devient en peu de temps apathique, impropre à tout travail, nonchalant, et semble rêver les yeux ouverts. « Les habitués de l'héroïne ne voient plus aucun attrait dans leur travail. Ils arrivent en retard à l'ouvrage, souvent ne viennent pas du tout et, finalement, quittent leur

position. » En parlant de ce poison, le juge C. F. Collins dit: « A cause du nombre des habitués de l'héroïne et de la difficulté que ceux-ci ont à se débarrasser de leur esclavage cette drogue est plus nocive que toutes les autres. » ¹

L'usage de la morphine et de l'héroïne a surtout été répandue par les médecins et les gardes-malades. Quoi de plus facile, en effet, pour une de ces personnes de se « remonter le physique » avec une injection de morphine, quand elles sont un peu surmenées? Elles ont la drogue à la portée de la main. Elles en profitent et même, très souvent, en abusent. Le résultat, par exemple, ne se fait pas longtemps attendre: elles deviennent des habituées invétérées. Faut-il s'étonner ensuite si certains médecins prescrivent parfois de trop fortes doses de morphine à leurs patients pour les empêcher de souffrir, et si d'autres sont condamnés par les tribunaux pour avoir tenu un commerce illicite de drogues.

Cocaïne. — La cocaïne provient des feuilles du cocaïer cultivé dans l'Amérique du Sud. Elle est couramment employée comme un poison accessoire à la morphine. Au contraire de celle-ci la cocaïne, réduite en poudre blanche, est aspirée par le nez. Ce mode d'emploi la rend par conséquent plus facilement utilisable. Le langage courant des débauchés désigne les habitués de la cocaïne sous le nom de *Snow-Bird*, tandis que le produit lui-même est appelé *Coke*, neige et poussière bien-faisante. On vend d'ordinaire de la cocaïne en petits paquets appelés *decks*; ces paquets peuvent contenir un ou plusieurs grains. L'action de ce poison est entièrement différente de celle de l'opium et de ses dérivés; tandis que celle-ci est physique, celle de la cocaïne est mentale.

1. *The Black Candle*, par Mme EMILY F. MURPHY, page 359.

L'usage de la cocaïne se retrouve dans les premiers temps de l'histoire du monde. Les découvertes qu'on a faites de ce poison dans les tombes égyptiennes prouvent que ces peuples s'en servaient comme d'un stimulant. L'Amérique, cependant, ne connaît cette drogue que depuis trente-cinq ans environ. Découverte par Keller, elle fut employée tout d'abord comme un anesthésique. Ses propriétés nocives ne furent révélées au public que plusieurs années après.

A cause de ses facilités d'emploi la cocaïne est aujourd'hui la drogue la plus couramment utilisée. Prise en petites quantités, ce stupéfiant peut soulager de légers troubles physiques, mais consommé en grandes quantités il obscurcit la mémoire, produit des tintements continus dans les oreilles, des maux de tête, la mélancolie et même le délire. Sous l'action de ce poison les nerfs du nez surexcités provoquent des contorsions de cet organe. Le cocaïnomanie invétéré a le bout du nez croché; ses nerfs, en outre, sont dans un état d'excitation continuelle, ce qui fait qu'il est souvent pris pour un maniaque. « Outre qu'il ressent une dépression générale, dit le Dr W. H. B. Stoddard, le cocaïnomanie a le jugement faussé, il pense que tout le monde est coalisé contre lui. Il n'a plus confiance en sa femme, qu'il accuse d'infidélité; il devient impulsif, même violent; il détruit des objets de valeur après ses déceptions; il peut même tuer ceux qu'il croit ses ennemis ou se suicider pour leur échapper. »

Il est relativement facile de se débarrasser de l'empire de la cocaïne. L'abandon absolu et subit de cette drogue produit toujours, il est vrai, des troubles nerveux, mais les patients qui ont passé par cette opération prétendent que la souffrance peut s'endurer. Mme Emily Murphy raconte qu'un jour, un Chinois lui dit que pour se guérir

de son habitude de prendre de la cocaïne il était allé passer trois mois dans une campagne où il lui était impossible de se procurer du poison. Ce cocaïnomane déclara lui-même que, après ce séjour, il était gras et très fort. Néanmoins, il revint à la ville et à son esclavage parce qu'il n'avait plus la volonté de souffrir la suppression de la dose.

La force de volonté compte pour beaucoup dans la guérison de cette maladie. Si l'habitué n'a jamais eu de volonté — comme c'est presque toujours le cas — il lui sera très difficile d'endurer la souffrance que la suppression de la dose entraînera.

* * *

Outre ces drogues il en existe beaucoup d'autres, telles que le haschisch, le chloroforme, l'éther, la strychnine, etc., qui sont souvent combinées aux autres, soit pour les renforcer, soit pour en changer les effets. Certains stupéfiants aussi sont mélangés avec de l'alcool, notamment du gin. Cela fait une boisson très forte qui peut tuer celui qui n'est pas du tout alcoolique. Un jeune homme rangé, appartenant à une famille très respectable, sortit un jour avec un compagnon de travail qui l'emmena chez des copains « jouer aux cartes et prendre un verre de bière. » Ce jeune homme n'était pas un alcoolique, bien qu'il prit parfois un verre de bière. Ce soir-là il en prit deux verres. Après la soirée, en revenant chez lui, vers onze heures, il se trouva tout à coup étrangement faible. Il entra chez un médecin et une heure après il était mort. L'autopsie révéla que l'empoisonnement avait été causé par une drogue qu'on avait dû mélanger à la bière qu'on lui avait donnée.

En étudiant plus haut chaque drogue en particulier, nous avons énuméré les effets de chacune. Nous es-

pérons avoir démontré qu'on a tort de croire que les narcotiques produisent des effets salutaires, ou même merveilleux, comme on l'entend dire très souvent. Il est temps que la vérité se fasse à ce sujet. C'est, dans la plupart des cas, parce qu'elles ont été trop lâches pour supporter les ennuis de la vie que certaines personnes se sont adonnées aux stupéfiants. Parfois aussi c'est par curiosité, ignorance ou légèreté, « pour le plaisir de la chose, pour voir ce que ça fait. » Dès les premières doses elles ont essuyé de notables désillusions, mais comme elles ont été amenées à prendre la première dose par lâcheté, elle continuent à en prendre par lâcheté. Et puis, elles se disent qu'elles finiront peut-être par trouver le paradis terrestre dans leurs rêves ou leurs somnolences. En attendant, elles oublient les réalités de la vie et cela leur suffit. Pendant ce temps, toutefois, l'habitude s'enracine chez elles, et quand elles veulent s'en défaire parce que les drogues à la fin ne leur apportent pas les beaux rêves qu'elles espéraient, elles s'aperçoivent qu'elles ont joué avec quelque chose d'assez dangereux. Elles s'aperçoivent qu'elles sont sous l'empire d'un maître exigeant, d'un maître qui veut leur prendre leur intelligence, leur caractère, leur sang, leur mémoire et leurs sens.

Si les vrais effets des narcotiques étaient plus connus il y aurait moins d'innocents qui tomberaient victimes de ces fléaux. Il n'est pas rare que des jeunes filles honnêtes, appartenant même à de bonnes familles, se laissent entraîner au flirt ou dans des promenades en automobile. On leur présente à aspirer des poudres en apparence inoffensives, qu'elles n'osent refuser à cause des manières engageantes des aimables personnes qui les leur offrent. Elles apprennent plus tard, quand elles se voient déshonorées, elles et leur famille, où tendaient toutes ces

avances. Au moyen de narcotiques on a vaincu leur force de résistance et l'on a abusé de leur légèreté.

Tous les habitués des narcotiques que nous avons rencontrés ont été unanimes à nous dire qu'ils n'avaient jamais éprouvé de plaisir à se droguer. Même les hommes munis d'une grande force de caractère, qui prennent des stupéfiants comme ils prendraient une boisson forte, simplement pour se griser, pour jouir, avouent qu'ils manquent leur coup. On en prend d'ordinaire une fois par bravade ou par peur de refuser, on ressent une vive sensation au cœur ou un choc nerveux, et le lendemain, la détention se faisant, on est abattu, déprimé. Alors pour se *remonter* on en prend encore une dose. Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on soit complètement sous l'esclavage des narcotiques. Quand par une circonstance fâcheuse on est privé de sa dose, on sent un mal indicible envahir tout son être, on est très nerveux, on a froid, on tremble, on ne peut plus vivre. Dans un film intitulé *The Greatest Menace*, et qui met en scène les effets lamentables des drogues, on peut voir une femme de joie, privée de sa dose de cocaïne se tordre dans son lit, vouloir s'arracher les yeux, labourer la peau de son cou, et, finalement, mourir après une agonie terrible.

Maupassant, qui n'a jamais posé au moraliste — mais qui n'était pas dépourvu de bon sens, tant s'en faut — tira d'une de ces tristes nouvelles intitulée « Rêve », une philosophie que nous voulons rappeler ici. Nous regrettons que la place nous manque pour reproduire entièrement ce conte, parce qu'il est un document de grande valeur morale. Cinq amis — un écrivain, un médecin et trois célibataires riches — sont à causer après le dîner. Les trois célibataires disent comme la vie est ennuyeuse; « quand on ne fait rien du matin au soir, les jours sont longs, » dit l'un d'eux.

— Et les nuits aussi, ajouta son voisin. Je ne dors guère, les plaisirs me fatiguent, les conversations ne varient pas; jamais je ne rencontre une idée nouvelle, et j'éprouve, avant de causer avec n'importe qui, un désir furieux de ne rien dire et de ne rien entendre. Je ne sais que faire de mes soirées.

Et le troisième désœuvré proclama:

— Je payerais bien cher un moyen de passer, chaque jour, seulement deux heures agréables.

Alors l'écrivain, qui venait de jeter son pardessus sur son bras, s'approcha.

— L'homme, dit-il, qui découvrirait un vice nouveau et l'offrirait à ses semblables, dût-il abréger de moitié leur vie, rendrait un plus grand service à l'humanité que celui qui trouverait le moyen d'assurer l'éternelle santé et l'éternelle jeunesse.

Alors le médecin leur en proposa un vice nouveau: Il leur suggéra d'aspirer de l'éther. Il leur décrivit avec chaleur et enthousiasme toutes les sensations que ce poison leur donnerait. Quand il eut fini, les quatre hommes demandèrent ensemble:

— Docteur, vite une ordonnance pour un litre d'éther.

Mais le médecin mit son chapeau et répondit:

— Quant à ça, non; allez vous faire empoisonner par d'autres! Et il sortit.

Et Maupassant d'ajouter:

Mesdames et messieurs, si le cœur vous en dit? — Non, certes, personne n'aimera se faire empoisonner.

Ces témoignages, pensera-t-on peut-être, ne sont guère scientifiques. En voici un alors dont la valeur scientifique ne fera pas de doute pour ceux qui auront lu les ouvrages de celui à qui nous l'empruntons.

Le Dr E. S. Bishop qui a passé une grande partie de sa vie à soigner les habitués dans les grands hôpitaux américains, ainsi que dans les maisons de santé, prétend que la plupart des patients qu'il a soignés n'avaient jamais éprouvé de plaisir à prendre des drogues. « Au contraire, déclare le médecin américain dans un livre excellent, *The Narcotic drug problem*, les victimes des stupéfiants endurent une agonie indescriptible lorsqu'ils sont privés de leur dose. »¹

III. — DISTINCTION ENTRE COMMERCANTS ET HABITUÉS

Une distinction s'impose ici entre les commerçants et les habitués. Nous savons que les commerçants de narcotiques sont souvent des habitués, mais ce n'est pas toujours le cas. Et quand ils sont eux-mêmes des habitués, ils n'en sont pas moins des êtres dégoûtants — ce que nous voulons établir. Car est-il besogne plus révoltante que celle d'un homme qui, pour faire fortune plus vite — nous verrons plus loin que ces mercantis retirent des profits monstres de leur commerce — bat monnaie sur la faiblesse humaine ?

a) — *Les commerçants*²

Le commerce illicite des narcotiques est national et international. Récemment on a découvert des compagnies faisant le commerce des drogues qui avaient des ramifications dans presque tous les grands pays du monde. Les quartiers généraux de ces firmes se trouvent la plupart du temps à New-York.

1. P. 15.

2. Ceux qui font le commerce illicite des narcotiques, bien entendu.

Les grands chevaliers de cette industrie sont rarement inquiétés par la loi. Ils vivent bien paisiblement, dans quelque quartier résidentiel d'une grande ville et font faire tout leur travail par des secrétaires et des agents. Parfois aussi forment-ils des compagnies fictives qui sont censées conduire un commerce en gros de produits pharmaceutiques. Les agents sont d'une aide très précieuse aux chefs de ce commerce. Ils reçoivent la marchandise qui, mélangée à d'autres produits, entre sous une fausse dénomination, l'entreposent en lieu sûr et recrutent le plus de colporteurs possibles pour écouler leur stock dans le plus bref délai. Alors le colporteur, pour ne pas se faire pincer avec sa marchandise, la vend à n'importe qui. L'essentiel, c'est qu'il s'en débarrasse. Mais à quelle catégorie de personnes offrirait-il ces poudres contre le catarrhe¹ ou contre les maux de tête? Aux personnes âgées, instruites, renseignées? Évidemment non. Il choisit les membres les plus ignorants, les plus innocents de la société, les jeunes gens.

A Montréal — affirment les limiers — il n'y a pas de grande organisation contrôlant le commerce des narcotiques. Il y a plusieurs organisations, chacune ayant sa source d'approvisionnement, ses agents, ses sous-agents et ses colporteurs. Les diverses personnes qui font le commerce des narcotiques ici peuvent se classer en cinq catégories.

a) Ceux qui reçoivent leurs produits des marins, des matelots, qui les passent légalement aux douanes. Ces commerçants vendent leurs drogues en grande partie aux Chinois.

b) Ces Chinois les revendent à leurs compatriotes et aux blancs.

1. La cocaïne est souvent vendue sous ce faux nom.

c) Ceux qui, commerçant sur de petites quantités, alimentent le marché local.

d) Les sous-agents, qui séparent les drogues en petites quantités pour les vendre aux colporteurs.

e) Les colporteurs qui revendent la marchandise aux habitués.

Certains cafés, clubs, hôtels; certaines salles de danse et presque tous les lupanars sont à Montréal des marchés ouverts à ce commerce.

Il y a environ deux mois, un jeune homme de quatorze ans vint demander à un avocat, membre du Comité des Seize, « des conseils légaux » comme il disait prétentieusement. « Du premier coup d'œil, raconte l'avocat, je vis que j'avais affaire à un morphinomane. Il me raconta son histoire en toute franchise. Il m'était envoyé par une « Association fraternelle. » Il exerçait le métier de camelot, rue Ste-Catherine. Un jour il vendit un journal à un inconnu qui lui parla gentiment, qui parut s'intéresser à lui et qui lui donna dix sous au lieu de deux. Le monsieur répéta ce jeu pendant cinq après-midi consécutifs. Le sixième après-midi il invita ce garçon à faire une promenade en automobile. Quand il vint le chercher le soir, il lui présenta trois autres jeunes garçons qui étaient déjà dans la voiture. Pendant cette excursion, qui dura une couple d'heures, ces enfants purent voir l'inconnu mettre une poudre blanche sur le revers de sa main et l'aspirer par le nez. Leur curiosité fut éveillée, mais ils ne posèrent aucune question. Le lendemain soir, même promenade, avec, encore, la poudre blanche — mais cette fois une invitation leur fut faite d'en prendre. L'inconnu aspirait cette poudre avec tellement de plaisir que ces enfants furent pris d'un vif désir de l'essayer. Quand ce jeune garçon vint me voir, il en était rendu à prendre huit grains de morphine par jour, qu'il achetait

du même bon monsieur. La morphine l'avait visiblement rendu malade, mais il avait ressenti un si impérieux besoin d'en avoir qu'il avait dû voler pour en acheter de cet aimable étranger. Il me demanda de l'aider, me promit qu'il se laisserait conduire à une institution où il pourrait être guéri si je voulais l'y envoyer, et cependant avant qu'il ne quittât mon bureau, je découvris sous son manteau un précieux livre de rapports judiciaires qu'il avait pris sur mon pupitre. »

Il ne faut pas s'étonner de ce que l'inconnu de cette histoire donna au camelot 50 sous au lieu de 10. Ces mercantis réalisent des profits si élevés qu'ils peuvent bien consacrer de temps à autre quelques écus à des fins de publicité... La statistique établit qu'un habitué des narcotiques a besoin d'environ trois à trente dollars de poison par jour. Prenons par exemple le cas d'un vendeur de cocaïne et celui d'un de ses clients qui utilise pour \$5.00 de drogues par jour. Le colporteur paie \$20.00 pour une once de cocaïne avec laquelle il fait 500 morceaux qu'il revend \$1.00 chacun. S'il est honnête... il ne réalise que du 2,500 p. c. sur cette transaction. Mais il ne faut pas rechercher l'honnêteté chez quelqu'un qui exploite l'ignorance et la faiblesse humaines. L'once pure de narcotiques est habituellement mélangée à de l'acide borique, de la craie, etc., de sorte que le profit, au lieu d'être de 2,500 est de 5,000 p. c. Le colporteur que nous citons en exemple réaliserait donc un profit quotidien de \$4.90 sur les ventes qu'il fait à ce seul client.

Jusqu'ici on n'a trouvé qu'un moyen d'enrayer efficacement le commerce des narcotiques, c'est d'en restreindre la fabrication. Puisque, en effet, on a découvert pour remplacer la cocaïne et la morphine d'autres anesthésiques dont l'habitude se prend moins facilement, et puisque, d'autre part, il est avéré que la plus grande

partie des narcotiques produits dans le monde aujourd'hui sont employés par les habitués, pourquoi tolère-t-on encore la fabrication de ces poisons? A la conférence de La Haye, en 1912, les gouvernements décidèrent qu'il fallait contrôler et restreindre la fabrication de la morphine et de la cocaïne dans le monde, et firent un pacte à ce sujet. « Il est évident, dit Mme E. F. Murphy, que les signataires de cette convention devraient travailler sans délai à la suppression d'un poison aussi mortel que la cocaïne. »

b) — *Les habitués*

Nous dirons tout d'abord, que nous considérons les habitués des drogues comme des malades dignes de pitié plutôt que comme des criminels. Nous n'ignorons pas que le problème des narcotiques est lié d'assez près à celui du crime. A New-York on estime que 85 pour cent des condamnés en vertu de la loi Harrisson ont leur dossier criminel. Les journaux de Montréal nous apprennent très souvent les attentats et les vols que des débauchés commettent sous l'influence des stupéfiants. Mais ce n'est pas de cette classe d'habitués dont il s'agira ici. Nous ne nous occuperons ici que de ceux qui sont tombés en esclavage par ignorance et par légèreté — quitte à parler plus tard, dans une étude subséquente, de ceux qui prennent des drogues par vice.

De quoi, au juste, les innocentes victimes des poisons sont-elles coupables? Elles sont tombées pour la plupart dans les filets d'ignobles mercantis et elles ont contracté une habitude mortelle par ignorance, par légèreté. Quand elles se rendirent compte du faux pas qu'elles avaient fait, elles voulurent revenir en arrière, certains y dépensèrent beaucoup d'énergie, mais en vain. Nous pen-

sons alors qu'il vaut mieux avoir pitié de ces malheureux que de les blâmer.

Cette opinion est aussi celle du Dr E. S. Bishop. Le Dr Bishop raconte que lorsqu'il entra au service de l'Hôpital Bellevue, il considérait tous les habitués des drogues comme des débauchés, des vicieux de la pire espèce, « des démons », comme il dit. « Mais quand je quittai cet endroit, continue le savant médecin américain, après avoir pendant plus d'un an observé, examiné et soigné environ 1,000 patients par mois, la conception première et erronée que j'avais des habitués des drogues était remplacée par une solide conviction que les cas de ces malheureux relevaient avant tout de la médecine. J'étais bien convaincu que les personnes que j'avais soignées souffraient toutes d'une maladie bien caractéristique; et je pensais en outre qu'on ne pourra que difficilement progresser dans l'art de guérir les habitués des drogues tant qu'on ne les connaîtra pas, qu'on ne les comprendra pas, qu'on ne les traitera pas efficacement, et, surtout, tant qu'on s'obstinera à les considérer comme des dégénérés, des abrutis. »

Il ne faut pas croire que les habitués des narcotiques sont tous des débauchés, des déclassés, des dégénérés. Ces malheureux se recrutent parmi toutes les classes de la société. « Il y a, disait M. N. Gordon dans un récent discours, la jeune fille légère qui fume une pipe d'opium « pour voir ce que ça fait. » Il y a l'homme qui prend de la cocaïne comme stimulant, l'étudiant *trimant* pour un examen, l'auteur qui, pour mieux écrire son roman, veut une substance qui le transporte dans des élysées fantastiques, la femme misérable qui n'a rien, la femme qui, ayant tout ce qu'elle désire, est fatiguée de tout et veut éprouver des sensations nouvelles. »

L'expérience nous a prouvé que, parmi ces personnes, celles qui tombent le plus facilement sont « celles qui n'ont rien. » Elles voient autour d'elles de belles toilettes, de beaux ameublements de maisons, beaucoup de luxe enfin, tandis qu'elles n'ont que des vêtements vieillis, démodés, usés, et alors, prises d'un goût effréné du lucre, les plus faibles d'entre elles suivront quiconque leur promettra une vie où elles auront de l'argent en quantité. C'est l'éternelle faute des victimes du sort, qui se révoltent contre la naissance, la vie!

Les habitués des narcotiques ont en moyenne de 16 à 25 ans.

Il y a environ deux semaines, une mère de famille vint à nos bureaux nous dire en pleurant que sa jeune fille, âgée de 16 ans, était partie du foyer depuis deux semaines et nous demandait de l'aider dans ses recherches. Le lendemain, la même personne revint avec la jeune fille, qu'une circonstance favorable lui avait fait retrouver. La fillette raconta l'histoire suivante:¹ « A quatorze ans, dit l'enfant prodigue, j'étais au couvent de B... une élève très pieuse. Mes parents ne pouvant plus payer ma pension, je commençai à travailler comme bonne dans une honnête famille. Six mois après, je pus entrer au service de la Cie N... pour un salaire de \$15.00 la semaine. Là mes compagnes étaient pour la plupart très bien habillées et moi, je ne pouvais m'acheter de toilette: je donnais tout mon argent à mes parents. Une amie m'entraîna à la salle de danse X... où je rencontrai un jeune homme qui fut gentil pour moi. Il voulut dès le premier soir m'amener à sa maison de pension, mais je refusai. La fois suivante, il me pria d'aller chez lui avec tellement d'insistance et me promit tant de belles

1. Nous ne pouvons ici donner les noms des personnes en question, mais nous les fournirons à nos bureaux à toute personne bien intentionnée.

choses, une vie si attrayante, que je consentis. Chez lui, il me fit prendre une liqueur qu'il appela du *cream soda*, mais qui me donna un fort mal de tête. Pour soulager cette douleur, il me contraignit d'aspirer une poudre qui me fit perdre l'usage de ma raison. Durant ces deux dernières semaines, cet homme m'entraîna d'une maison dans une autre et m'obligea à faire ce qu'il voulut. Un médecin qui m'a examiné l'autre jour dans un de ces bouges m'a dit que j'étais malade. »

Quel triste sort pour une jeune fille de 16 ans! Mais on a remarqué qu'elle a été entraînée dans cette vie parce qu'on a fait luire à ses yeux les reflets éblouissants d'une vie de plaisir et de richesse. Nous avons relaté ce fait au long parce que c'est l'histoire de presque toutes celles qui, parmi les jeunes filles de la même classe, sont déchues.

Il y a aussi la femme blasée, qui veut voir du neuf, veut éprouver des sensations inconnues. On nous dit que dans un quartier fashionable de la ville, il y a des endroits où les riches peuvent aller goûter à leur fantaisie les effets des narcotiques. Dans leur argot cosmopolite, ces snobs appellent ces réunions des *dope parties*.

Il y a aussi, et surtout, les médecins qui, ayant tout près d'eux la cocaïne, la morphine et la seringue ou le flacon d'éther, ne peuvent résister à l'attrait que ces fruits défendus produisent sur eux. Loin de nous l'idée de vouloir discréditer la noble profession des médecins. Nous croyons que ceux qui sont des morphinomanes invétérés à 30 ans, sont ceux-là qui, à 23, prenaient par légèreté de la cocaïne pour passer leurs examens.

Il y a, en outre, les non coupables, ceux qui ont été amenés à prendre des drogues pour se stimuler, pour

vivre. Ceux-ci sont en effet bien malheureux parce que très souvent, malgré les efforts surhumains qu'ils font pour se débarrasser de leur habitude, leur maladie les reprend, et les ramène aux poisons que parfois ils ne peuvent plus abandonner.

d) — *La guérison*

On nous dit souvent: « Puisque tous les habitués des narcotiques sont des menteurs et puisqu'ils aiment demeurer dans leur esclavage, pourquoi essayer de les guérir? » D'abord, il faut dire que bon nombre des habitués des narcotiques ont un besoin véritable de leur dose de poison. Ils ne peuvent s'en passer sans souffrir terriblement. Alors ils mentent, dissimulent, trompent — quand ils y sont forcés — pour avoir leurs drogues. Ensuite, il est faux de dire qu'ils veulent tous demeurer dans leur esclavage. Nous avons des témoignages de personnes bien douées qui ont fait ou qui font des efforts surhumains pour se soustraire à l'empire des stupéfiants.

La grande erreur des médecins qui veulent guérir ces malheureux est de les traiter comme des dévoyés et non comme des malades. Selon l'avis du Dr E. S. Bishop, si ces médecins se penchaient un peu plus sur le corps de leurs patients, s'ils étudiaient plus leurs cas particuliers, afin de donner à chacun le traitement qui convient à son état physique, il s'opérerait beaucoup plus de guérisons dans ce domaine.

La méthode de suppression lente des narcotiques aux patients est aujourd'hui reconnue comme la plus efficace. Cette méthode consiste à donner des narcotiques au patient, mais en réduisant chaque jour la dose. Afin que le patient ne souffre pas, on peut étendre cette période aussi longtemps qu'il est nécessaire. Toutefois, à

moins que le malade ne consente à demeurer sous la surveillance de ses médecins, ce mode est absolument inefficace. En 1920, New-York établit une clinique où, en un mois, on soigna sans succès 7,464 habitués des narcotiques. Cette clinique devint rapidement un marché facile pour les colporteurs des poisons. Quand il avait reçu sa dernière dose, le patient trouvait toujours sur sa route un ancien fournisseur. Si, au contraire, le malade s'abandonne complètement aux soins du médecin, et d'autre part, si le médecin prescrit un traitement supportable, la méthode est absolument efficace.

Toutes les autorités compétentes de notre province sont unanimes à proclamer que nous devrions avoir un hôpital doté d'un bon personnel, bien outillé, où les malheureux habitués des drogues pourraient être traités convenablement. Le Dr Bishop prétend qu'on ne peut pas autrement résoudre le problème. M. Pierre Bélanger, de la Police à Montréal, demande avec instance dans son dernier rapport annuel la fondation d'une institution de ce genre. Nous pouvions lire avec plaisir dans le *Star* du 5 avril, que le gouvernement provincial étudie sérieusement la question d'ériger un hôpital de ce genre. Fasse le ciel que cette bonne intention se convertisse bientôt en actes.

V. — LE COMITÉ DES SEIZE

Voilà le mal, le fléau, qui fait des victimes tous les jours.

Voici quelques notes sur une association qui se propose, comme une de ses fins, de combattre ce fléau.

Au cours de l'été 1918 un groupe de citoyens, désireux d'améliorer les conditions morales de notre ville, tinrent quelques assemblées au cours desquelles ils formèrent

un comité semblable au Comité des Quinze de Chicago, au Comité des Quatorze de New-York, et auquel ils donnèrent le nom de Comité des Seize. Comme aujourd'hui, les fonds que ce Comité employait à ces divers travaux lui étaient fournis par des souscripteurs généreux.

Le but du Comité des Seize n'est pas de combattre le crime ou le vice sous toutes leurs formes. C'est le seul vice commercialisé, qui comprend aussi le commerce des drogues, que notre comité veut réduire et finalement exterminer.

Le Comité des Seize combat ceux qui profitent du commerce des narcotiques, de la prostitution et du crime, ceux qui soutiennent les maisons de désordre, ceux qui procurent des filles aux tenancières et enfin ceux qui, en fournissant des narcotiques aux colporteurs, retirent les plus grands bénéfices de ce commerce.

Ce Comité se compose de membres du clergé, d'avocats, de médecins et d'hommes d'affaires; de protestants et de catholiques. Toutes ces personnes, désireuses d'arrêter la marche croissante de certains fléaux dans notre société, s'unirent pour lutter plus efficacement contre les forces du mal.

VI. — CONCLUSION

Nous espérons avoir prouvé qu'il est aussi dangereux de jouer avec les stupéfiants qu'avec le feu. Nous espérons avoir démontré quels despotes sont les narcotiques, lorsqu'ils tiennent un homme sous leur contrôle.

Par conséquent, jeunes gens, n'acceptez donc jamais de qui que ce soit aucune poudre suspecte. Si personne avant vous n'avait tenté l'expérience, vous pourriez prétexter qu'on ne sait pas ce que ça produit et que l'effet de ces poudres est peut-être merveilleux. Mais

des milliers de personnes avant vous ont aspiré par ignorance ces prétendus médicaments et la plupart sont devenues des épaves humaines. Vous autres, vous ne pouvez plus prétexter l'ignorance: vous savez que si vous commencez à prendre des drogues, vous sacrifiez le meilleur de vous-mêmes.

Nous espérons aussi avoir suffisamment démasqué l'ennemi, ou plutôt la bête hideuse, pour qu'on puisse la bien reconnaître et la repousser à la première attaque. Ah! oui, à la première attaque il importe de mobiliser toutes vos énergies pour la repousser, parce que si elle obtient un fléchissement de votre volonté elle pourra ensuite l'annihiler complètement, obscurcir votre mémoire et votre intelligence, émousser vos sens et sucer jusqu'à la dernière goutte de votre sang!

Olivier CARIGNAN

Secrétaire du « Comité des Seize »

FAITS SOCIAUX

Prédisposition à l'abus des narcotiques

On se demande avec raison ce qui a pu produire, depuis quelques années, la recrudescence alarmante dont nous sommes témoins dans l'abus des narcotiques. Quelques-uns ont voulu en rejeter le blâme sur la prohibition des liqueurs enivrantes: on chercherait dans les stupéfiants les sensations qu'on ne peut plus se procurer au moyen des boissons alcooliques. Cette explication ne peut se soutenir. En effet, il est encore beaucoup plus facile de se procurer de l'alcool que des drogues, surtout dans la province de Québec. En outre, ceux qui abusent des narcotiques abusent souvent aussi des liqueurs, et bien des jeunes gens ont été conduits à se droguer en s'habituant à boire.

Il semble que la généralisation de l'usage des drogues trouve en partie son explication dans le besoin morbide de sensations fortes et nouvelles que l'on remarque dans notre génération. On veut éprouver des secousses nerveuses et l'on s'y entraîne de longue main. La passion du cinéma, la folie de la vitesse en automobile, la pratique des danses hystériques qui se sont introduites dans notre société, l'abus des parfums, des bonbons et de la cigarette, l'habitude de vivre dans une atmosphère viciée, la recherche des plaisirs de la chair, toute cette vie trépidante qui caractérise nos villes et qui affaiblit peu à peu les tempéraments en surexcitant le système nerveux, tout cela prédispose à l'abus des narcotiques. Ces jeunes

gens épuisés avant l'âge par des habitudes déplorables et des conditions hygiéniques défectueuses, ces jeunes filles déjà flétries par un travail desséchant, par des veilles insensées, par une nourriture insuffisante ou des fréquentations désastreuses, voilà des victimes toutes désignées aux colporteurs de drogues.

Il en est d'autres, plus innocentes et plus à plaindre. Ce sont des hommes de profession libérale, des gardes-malades, des dactylographes, des institutrices, même des personnes surchargées d'ouvrage, qui demandent aux narcotiques un peu d'énergie pour se maintenir à leur besogne. Voici comment une de ces victimes expose la genèse de sa passion :

« L'habitude des narcotiques, des calmants, se contracte le plus souvent à la suite d'une fatigue, d'une maladie. Neuf fois sur dix, c'est le médecin qui prescrit la première dose. Par une action imperceptible, mais rapide et sûre, le poison imprègne l'organisme et un beau jour on s'éveille intoxiqué. Jusque-là le médecin s'était montré facile, conciliant; mais soudain il change de ton et poliment vous fait entendre que vous êtes incurable.

« Voici une histoire, c'est la mienne.

« L'hiver passé, je contractai une bronchite que je négligeai tout d'abord; mais elle devint si aiguë que je dus consulter un médecin. Ma position d'institutrice m'obligeant à parler, je voulais calmer la toux et garder ma voix. Le médecin me prescrit donc un sirop à base de codéine et m'assure que je puis en faire usage sans danger.

« Dans le cours de la première semaine, je ne ressentis guère de soulagement et, la toux se faisant de plus en plus opiniâtre, j'augmentai la dose, toujours sur l'avis du médecin. Trois semaines plus tard, la toux

ayant à peu près disparu, je voulus abandonner les prescriptions; mais hélas! je fis la plus humiliante et la plus horrible des découvertes: j'étais codéinomane!... Impossible de passer un certain nombre d'heures sans recourir au poison qui seul me rendait un semblant d'énergie. »

Un Sanatorium

Pour se guérir de la passion des drogues, comme de toute autre passion, les catholiques ne sauraient oublier les secours surnaturels que la prière et les sacrements mettent à leur disposition. A des êtres désormais incapables de vouloir, il faut refaire une volonté. C'est un travail de patience dont ils sont incapables eux-mêmes, que seules peuvent entreprendre et mener à bien des personnes toutes vouées à secourir les misères morales du prochain.

C'est ce que comprirent les religieuses du Bon-Pasteur de Montréal. Elles ont ouvert, il y a quelques années, rue Sherbrooke, près de leur grand monastère, un sanatorium spécialement destiné aux dames du grand monde qui veulent se défaire d'habitudes tyranniques. « Le sanatorium Sainte-Euphrasie, lit-on dans une plaquette récemment publiée, a été fondé, avec l'autorisation de la Législature provinciale, pour offrir une retraite aux dames victimes de l'alcool et de la morphine. La discrétion, la charité, le dévouement leur sont assurés. La grâce de Dieu, l'expérience des religieuses, le temps et la bonne volonté des malades sont les éléments primordiaux pour favoriser ces cures. Cette œuvre intéresse la société dans ce qu'elle a de plus distingué. Atteindre ces âmes pour refaire leur énergie, c'est sauver leur avenir. »

La tâche est difficile et les religieuses ne se font pas illusion sur les succès qu'elles obtiennent. « Oh! le Sanatorium! écrivait-on dans une relation inédite, on y cueille des âmes, mais au milieu de quelles difficultés! C'est bien là que, selon le mot du cardinal Vivès, « la religieuse du Bon-Pasteur doit être une miséricorde vivante ». Ces dames malheureuses ont « tant mal à l'âme », comme disait l'une d'elles... Mais aux grandes misères les grandes pitiés. Celle que nous donnons à ces pauvres riches est immense parce qu'elle découle du Cœur de Jésus. Il n'y a que lui, d'ailleurs, qui puisse les guérir, puisque leur guérison est affaire de volonté et que nul n'est plus fort que soi: pour se vaincre soi-même il faut l'appoint de la force divine. Elles le comprennent admirablement...

« Quarante-six dames ont reçu un traitement dans le cours de l'année. Si quelques-unes retombent, quelques autres nous sont l'occasion de joies apostoliques bien douces. Chez plusieurs l'opération divine se manifeste saisissable et saisissante... Il serait intéressant de raconter plus d'une de ces histoires à la louange divine; mais il nous faut laisser au temps le soin d'écarter tout danger d'indiscrétion. »

Dans une autre relation intime on lit: « Au Sanatorium, cette année, nous avons eu vraiment des consolations. Nos distinguées patientes, trop peu nombreuses, il est vrai, ont suivi avec succès la « cure merveilleuse ». Une dame de la société, après un séjour d'une année, très pénible au début, s'est tout à fait reconquise... D'autres guérisons, pour n'être pas aussi radicales, sont pourtant consolantes. L'alcool et les drogues dépriment tant la nature délicate de la femme! Parfois les ravages de destruction morale sont si profonds! »

L'action des gouvernements

Le commerce des narcotiques, nommément celui de l'opium et de ses dérivés, fut à plusieurs reprises l'objet des préoccupations du Conseil de la Ligue des Nations, tout particulièrement à la conférence de Washington. Des cinquante-deux nations qui ont adhéré à la Ligue, toutes, à l'exception d'une seule, se sont engagées à restreindre le commerce des narcotiques et à le limiter aux exigences de la médecine. Elles s'y emploient, mais ne peuvent empêcher la contrebande et les fraudes. Ce qu'on demande aujourd'hui, ce sont des mesures qui restreignent la production des drogues et la limitent strictement aux besoins médicaux. Naturellement les pays qui bénéficient de cette industrie, la Chine en particulier, ne sont pas pressés de mettre cette mesure en pratique.

E. S. P.